

HÉDI KADDOUR

SAVOIR-VIVRE

roman

nrf

CALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA FIN DES VENDANGES, poèmes, 1989.

JAMAIS UNE OMBRE SIMPLE, poèmes, 1994.

PASSAGE AU LUXEMBOURG, poèmes, 2000.

WALTENBERG, roman, 2005 (folio n° 4511).

LES PIERRES QUI MONTENT, notes et croquis de l'année 2008, 2010.

Chez d'autres éditeurs

L'ÉMOTION IMPOSSIBLE, essai, Le Temps qu'il fait, 1994.

LES FILEUSES, poèmes, Le Temps qu'il fait, 1995.

Traduction

Gotthold Ephraïm Lessing, MINNA VON BARNHELM, *traduction et présentation*, José Corti, 1997.

SAVOIR-VIVRE

HÉDI KADDOUR

SAVOIR-VIVRE

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

À Pierre Daubigny

1^{re} partie

LE DÉFILÉ

I

C'était à Londres, en août 1930. Max était venu en reportage pour *Excelsior*. Il en avait profité pour retrouver son amie américaine, Lena Hellström, qui arrivait de Berlin. Elle était belle, en robe jaune et bleu ; un jaune effronté, avait dit Max. Elle lui avait demandé :

« Tu le publies quand, le reportage ?

— Pas tout de suite. En fait, je n'ai pas de commande précise. Je cherche une histoire un peu forte, dans le genre anglais, avec une vraie chute. Et j'en ferai peut-être autre chose. »

Ils déambulaient dans Londres. Lena préparait une série de récitals et il lui fallait s'aérer deux heures par jour. Max aimait se promener avec elle, mais pas trop longtemps. Elle marchait comme dans ses collines du Montana, et au bout d'un moment la cheville gauche de Max criait misère. Lena le savait. Mais elle affirmait que s'il ne voulait pas rester à côté d'elle c'était parce qu'elle était plus grande que lui, M. Max Goffard n'était qu'un petit mâle. Lena n'ajoutait pas « orgueilleux ». Elle regardait avec affection ce Français au visage rond et aux oreilles décollées qui savait la faire rire, elle aimait le provoquer parce

qu'il devenait alors de plus en plus drôle, elle répétait « petit mâle », et Max se mettait à penser qu'on pouvait penser de lui qu'il était orgueilleux et ça le mettait en colère. Et Lena parlait d'une colère de petit mâle. Elle avait du brillant dans les yeux.

Cet après-midi-là, un long cortège défilait dans Whitehall, et les empêchait de traverser. En voyant l'homme qui marchait en tête, Max a tout de suite pensé : « De l'allure ! »

Après, on lui a dit le nom : Strether, colonel William Strether, un héros de la bataille de Mons, celle d'août 1914, en Belgique. Le cortège, c'était pour la commémoration de cette bataille, un dépôt de gerbe au Cénotaphe, le monument aux morts de Whitehall. Pour donner un peu de passé à des morts qui n'avaient pas eu le temps.

Ils venaient de Trafalgar Square : casquettes populaires ou melons, casquettes d'officiers, brochettes de décorations, manchots, béquillards, petits tricycles d'invalides, aveugles tenant des manchots par l'épaule : que des combattants, visages tendus.

C'était étrange, ces hommes avaient gagné une guerre, et ils avaient la mâchoire serrée de ceux qui veulent une revanche.

II

Ce défilé sur Whitehall avait de l'allure, des rangs de six bien alignés, les hommes se redressaient au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du Cénotaphe. Ça boitait moins, tous essayaient de se montrer aussi irréprochables que ce chef qui les contrôlait du coin de l'œil. Ils suivaient sa cadence, le pas de plus en plus mécanisé.

À un moment, un des tricycles a perdu sa roue avant. On l'a

garé sur le côté, et, pendant qu'on réparait la roue, deux hommes ont aidé celui qui n'avait plus de jambes ; il ne voulait pas rester à terre ; ils l'ont pris chacun sous un bras et l'ont tenu à leur hauteur, trois hommes de face, avec un vide sous l'homme du milieu. Parfois les jambes d'un autre homme passaient derrière eux, dans ce vide.

Strether marchait à gauche du premier rang, à l'extérieur, en serre-file. Il faisait bien un mètre soixante-quinze, menton en avant, regard de biais, le chef. Une seule médaille à la poitrine, sur un complet gris anthracite. Non, a répondu Max à Lena, ça n'est pas la *Victoria Cross*, la *Victoria Cross* on l'épingle généralement sur des cercueils.

Sur le trottoir opposé, en face de Max et Lena, deux spectateurs — un petit et un gros, costumes chiffonnés, nœuds papillons, têtes surmontées d'un melon — ont tendu le bras. Le bras du gros juste au-dessus de l'épaule du petit. C'était comique. C'était quand même le salut fasciste. Dans la foule on ne leur a rien dit, mais on ne les a pas imités. Les Anglais ont un protocole assez strict pour les commémorations, et les gens le respectaient, même si ce n'était pas une pure commémoration, même si dans la tête de beaucoup ça devait servir à quelque chose d'autre, montrer par exemple aux communistes, à tous les rouges, qu'il y avait du monde en face d'eux, dans la rue, pour défendre le Roi et le pays, et l'Empire.

Ces anciens combattants défilaient calmement, un ordre sans faille, pour illustrer ce que doit être l'ordre dans une société. Ils défilaient avec un bruit de fer au talon, dans un beau quartier, pour montrer que tous les quartiers peuvent être beaux, sans linge aux balcons, avec des têtes sans idées sales. Il suffit de vouloir. Mais ça n'était pas une raison pour faire des gestes superflus avec le bras.

III

C'était l'été, Londres en été, le soleil en bouffées de plaisir, rafraîchies par un petit vent d'est qui remontait le couloir de la Tamise. Le cortège d'anciens combattants en noir et gris faisait contraste avec la foule aux vêtements de couleurs vives qui se pressait au bord des trottoirs. La robe jaune et bleu de Lena était à la mode, une mode qui reprenait des hanches, de la poitrine, l'élan des années trente. C'était une mousseline imprimée, une jupe à trois étages, souple. Max avait demandé : « Tu te mets à la mousseline ? » Elle avait répondu : « À Paris on appelle ça un trois-fois-rien. La mode aujourd'hui, c'est de ne pas faire trop riche. »

Quand il était à la traîne, Max en profitait pour contempler les mouvements de son amie. Elle les exagérait un peu puis se retournait, faisait semblant de n'avoir rien remarqué, et lui demandait si *Pillicock* était déjà fatigué. Max n'aimait pas ce surnom, mais elle savait qu'il ne protesterait pas, parce que ça datait de l'époque où elle l'acceptait dans son lit.

Quand ils étaient côte à côte, Max jetait parfois un œil sur le profil de Lena. Elle le sentait, relevait un peu le menton, sans se tourner vers lui. Elle se méfiait de ses remarques, qui pouvaient pincer. Le pire, c'était quand elles étaient attendries, quand il lui disait : « Tu as le menton moins héroïque », ou bien : « On voit que tu aimes rire. »

Le défilé n'en finissait pas.

Max a d'abord vu la gerbe d'assez loin, elle était en fin de cortège. Ce n'était pas une gerbe normale, une de ces couronnes qu'on porte à la main. Celle-là était énorme, portée sur l'épaule

par une dizaine d'hommes, comme une châsse, avec des mouvements de houle. Et au milieu de la couronne il y avait une image, une grande.

Max s'est demandé ce que ça pouvait être. Un tableau de l'église de Mons ? de ses ruines ? Cette bataille d'août 14 avait fait douze mille morts en deux jours. Puis l'image a commencé à ressembler à un nuage, un nuage au milieu d'une grande couronne, puis trois nuages, de gros nuages de tempête, l'un à côté de l'autre. Lena s'est mise à rire. Ce n'était quand même pas un hommage à la météorologie ?

Elle avait dit ça en français. Max n'a pas répondu. Un gros spectateur à sa gauche, visage rose, carrelé de rides, rouflaquettes, l'a regardée de travers, le genre : on ne rit pas devant un défilé *King and Country* ! Max a vu l'homme, il a cherché et soutenu son regard. On entendait les applaudissements qui accompagnaient là-bas le passage de la couronne et de l'image. Sans joie. Les gens scrutaient, on aurait voulu savoir tout de suite, une châsse, un tableau, le portrait d'un héros ? ou de vrais nuages ? ça faisait bizarre, ces nuages, sur un tableau, dans le soleil d'août.

IV

Lena a toisé l'homme aux rouflaquettes, il est plus petit qu'elle, son médecin lui a expliqué, plus de dix centimètres d'écart en moyenne entre les gens du peuple et ceux des classes supérieures, une question d'alimentation et de soin personnel. Elle a dit quelques mots à Max, en français, exprès. L'homme

aux rouflaquettes a eu l'air encore plus furieux. Puis elle a pris la main de Max.

Lena prenant la main de Max, en plein Whitehall, Max ne savait pas ce que cela voulait dire. Il y avait bien six mois que Lena ne lui avait pas pris la main, il se souvenait, c'était depuis qu'elle avait commencé à répéter avec son pianiste à gueule d'amour et bons sentiments, son nouvel accompagnateur. Max n'avait encore jamais croisé un type pareil, un physique de beau gosse, à peine vingt ans et déjà une allure de maquereau, avec des idées de midinette. Ce type faisait pleurer les notes. Max l'avait surnommé Rubato. Tout le contraire de Lena pour la musique, mais elle avait décidé qu'il serait l'accompagnateur de son récital londonien. Elle prétendait qu'il avait beaucoup d'avenir et les mains de Liszt. Max n'avait pas osé lui demander si elles étaient toujours aussi complaisantes que sur un clavier.

Lena en avait peut-être fini avec Rubato, Max avait une chance de revenir dans son lit. Ou alors c'était seulement complice, devant cet Anglais, Max avait envie de prendre la main de Lena depuis le début de la promenade et elle le savait, elle le devançait, comme si c'était anodin, de vieux camarades qui serrent les rangs devant l'hostilité, elle lui prenait la main histoire que ça n'aille pas plus loin, j'ai quelqu'un d'autre, Max, mais nous restons bons amis, n'est-ce pas ? surtout quand un vilain Anglais nous regarde de travers.

Puis on a mieux distingué les nuages, des nuages verticaux, trois masses grises. Les spectateurs avaient l'air anxieux.

La bataille de Mons, ç'avait été des nuits de bombardement, les premiers vrais bombardements de la guerre, sur des hommes qui n'avaient jamais connu une chose pareille, ils en étaient restés au bruit des grandes manœuvres, avec des obus qui ressemblaient encore à ceux des guerres de Napoléon. Là c'était autre

chose, les tympans qui éclatent et le sol qui se soulève, et d'immenses panaches de terre et de fumée qui montent vers le ciel, des nuages faits par l'homme, ça devait être ça, les nuages du tableau. Ça devait être ça, et ça ne l'était pas. En fait c'étaient plutôt des silhouettes, des silhouettes qui ressemblaient à des humains, trois nuages de forme humaine ?

V

Strether s'était immobilisé non loin de Max et Lena, entre eux et le monument aux morts, et il laissait défiler devant lui les hommes qui allaient ensuite se ranger en une double haie d'honneur, trois rangs de part et d'autre de la chaussée. Max l'a de nouveau observé, c'était un modèle de comportement militaire et protocolaire. « Bel homme », a dit Lena en souriant.

En montrant les nuages au centre de la couronne, Max a dit : « Ça pourrait être les Rois mages », Lena a répondu que ce soir-là, à Mons, ils apportaient de drôles de cadeaux. Elle a dit ça en anglais, sans sourire. Nouveau regard de l'homme aux rouflaquettes, Max a pouffé, Lena a encore serré la main de Max, les gens applaudissaient. Ces nuages avaient vraiment l'air d'être des humains, on sentait quelque chose de martial, des nuages-soldats, des fantassins, l'infanterie anglaise, l'inébranlable. Et l'Anglais à rouflaquettes regardait Max et Lena comme s'ils étaient la cavalerie de Napoléon au moment où elle se retrouve face aux carrés rouges de Wellington à Waterloo.

C'est drôle, ce début des années trente, un Français et son amie américaine regardent un défilé, ils sourient en pensant aux nuages, quelques années après la Grande Guerre, la victoire des

Alliés, et voilà qu'un Anglais à côté d'eux les lorgne comme s'il voulait les mordre.

Et Max se demande pourquoi, et ce type ajoute même une moue de mépris en regardant Lena, comme s'il y avait une honte pour une Américaine à se promener avec un Français. Une époque bizarre... Dans les journaux en ce moment il y a une histoire de douane, une guerre des titres, les douaniers anglais de Douvres et Southampton soumettent les Françaises à des contrôles sérieux, dit le *Times*, à d'inqualifiables fouilles corporelles, dit *Le Matin*, trois colonnes à la une. Et les éditorialistes français exigent *la réciproque*. Plusieurs jours de gros titres, et fin de l'Entente cordiale.

Avec une histoire d'argent derrière tout cela : les Anglais veulent vite se réconcilier avec l'Allemagne, oublier ses dettes de guerre pour mieux lui vendre leurs marchandises. La France ne veut pas. L'Allemagne paiera, disent les Français. Et justement, à propos de paiement, les Américains se mettent à exiger que la France leur rembourse ses dettes à elle. Et les Anglais les appuient, avec discrétion. Tout le monde parle de trahison. C'est pour ça que ce type me regarde comme s'il voulait me tirer dessus. Et qu'on trouve des mains de douaniers là où il ne faut pas.

VI

Lena en a assez de cet Anglais à rouflaquettes, et assez de ce cortège. Elle était sortie pour une promenade dans les rues, les parcs, sur les rives de la Tamise, il faisait beau, elle ne va quand même pas perdre son temps à regarder défiler des hommes

sombres et amochés. Tirer Max par la manche ? cela ne se fait pas, le silence serait plus efficace, creuser un vide silencieux, boudeur, non, pas de bouderie, ils n'en n'étaient pas là, plutôt un silence digne, un vrai silence de femme, avec un peu de mépris, mais le mépris Max s'appuierait dessus pour faire son numéro de délaissé, plutôt de la tristesse, ou mieux, un simple vide, on attend, on s'ennuie, pas de soupir idiot, pas de geste nerveux avec l'ombrelle, on creuse simplement du vide sur un trottoir, à Whitehall, on se sacrifie.

Mais pourquoi se sacrifier aux caprices d'un homme ? pour ne pas gâcher cette sortie ? elle est en train d'être gâchée, ce bruit de fer au talon, des hommes vieilliss, rester là, debout, à attendre bêtement, une belle promenade, je n'ai pas à me sacrifier, le sacrifice c'est une idée de vieille, Max est immobile, les yeux fixés sur les vétérans, il ne me regarde pas, j'avais vraiment envie d'une promenade et pas d'un défilé, une promenade dans un parc, avec un lac, de l'herbe, des pommes de pin, des rencontres amusantes comme avant-hier, les deux petites-filles du roi sur leurs tricycles, chacune avec sa gouvernante, la plus effrontée c'était l'aînée, celle qui s'appelle Elizabeth, elle faisait exprès d'accélérer pour faire courir sa gouvernante, elle riait, nous aurions pu faire de la barque, il fait chaud, je ne supporte même pas la bride de mon chapeau, je pourrais aussi bien m'en aller, vers Hyde Park, une chance sur deux qu'il me suive, en boudant, ou que je me retrouve toute seule, et Thibault qui ne sera pas là avant demain. Je n'ai pas envie d'être seule, à penser à mon récital, qui devient le contraire de ce que je voulais faire.

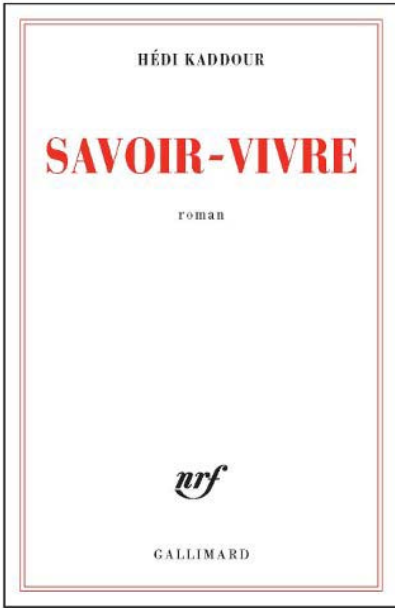
VII

Et si je m'en vais, si je plante Max et son défilé, ce sera à Max de suivre en boudant, non, il ne boudera pas, il n'est pas comme ça, si je quitte cet endroit il suivra en souriant, un sourire tendre, désarmé, et nous nous promènerons dans Hyde Park, je me tiendrai à son bras, ça lui fera plaisir, et je ralentirai, il sera doux, il s'emmêlera un peu les pieds en essayant de se mettre à mon pas. Il me proposera une promenade en barque, ou une glace, ou les deux, comme à une enfant, il me racontera ses histoires, il ne croit à rien, Max, sauf aux histoires fortes, et il guettera l'occasion de se venger, non, il ne guettera pas, ça le rendrait malheureux, il est spontané, Max, simplement incapable de laisser passer l'occasion de donner un coup de griffe, et la vie en offre tellement, il n'a pas besoin de prévoir, ce sera le dîner, le restaurant, il voudra le sien, il m'imposera le menu, ou plutôt il me laissera choisir, il sait que je mets toujours un temps fou à choisir, c'est là que ça se passera, un beau restaurant, non, Max, pas l'intérieur, trop de fumée, plutôt la terrasse, l'air libre, il fait beau. Max protestait, il ne voulait pas faire un dîner de guêpes et de mouches, il était de mauvaise foi, ils finissaient par s'installer en terrasse.

VIII

Au restaurant, nous serons assis l'un en face de l'autre, j'hésiterai, Max aura une voix douce, il aura oublié l'incident du défilé, il reposera son menu, attendra, dira simplement : « Lena,

La photocomposition de cet ouvrage
a été réalisée par
GRAPHIC HAINAUT
59163 Condé-sur-l'Escaut



Savoir-vivre Hédi Kaddour

Cette édition électronique du livre *SAVOIR-VIVRE* de
HÉDI KADDOUR a été réalisée le 11/01/2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070127764)

Code Sodis : N32456 - ISBN : 9782072313837